

# L'EXTRACTIVISME, LE PRODUCTIVISME ET LA CRISE ENVIRONNEMENTALE

**KizitoTioro KOUSSE**

*Université Joseph KI-ZERBO*

*kousskizi@yahoo.fr*

**Gomdaogo Pierre NAKOULIMA,**

*Professeur Titulaire de philosophie*

*Université Joseph KI-ZERBO*

*nakoupi@yahoo.fr*

## Résumé

*Le modèle productiviste de développement est né de la confiance de l'homme en la puissance de la technoscience d'améliorer les conditions de vie. C'est une amélioration qui se fait par la connaissance de la nature. Mais, cette connaissance implique en réalité la domination de la nature. Dominer la nature revient à l'exploiter. On peut dire que le bonheur de l'homme se réalise contre la nature nonobstant qu'il en est un élément. Ainsi, l'amélioration des conditions de vie passe par l'extractivisme, c'est-à-dire la soumission de la nature par l'exploitation des ressources naturelles globales. La science et la technique occidentale qui constituent le primat fonctionnel du développement seront introduites dans l'industrie afin de permettre l'accumulation facile de biens matériels. La crise environnementale va par la suite révéler que le modèle productiviste n'est pas durable, car il épuise les ressources naturelles et pollue l'atmosphère. En plus, il a engendré une crise sociale inédite qui interpelle la responsabilité de l'humanité. C'est ainsi que des perspectives sont envisagées afin de mettre le respect de la dignité de la personne au centre des actions qui visent la modernisation des sociétés.*

**Mots clés :** *Extractivisme, productivisme, environnement, technoscience, développement*

## Abstract

*The productivist model of development was born out of human confidence in the power of technoscience to improve living conditions. It is an improvement that comes from knowing nature. But, this knowledge actually involves the domination of nature. To dominate nature is to exploit it. We can say that the happiness of man is realized against nature notwithstanding that he is a part of it. Thus, improving living conditions requires extractivism, that is, the subjugation of nature through the exploitation of global natural resources. Western science and technology, which constitute the functional primacy of development, will be introduced into industry to allow the easy accumulation of material goods. The environmental crisis will subsequently reveal that the productivist model is not sustainable, because it depletes natural resources and pollutes the atmosphere. In addition, it has created an unprecedented social crisis which calls into question the responsibility of humanity. This is how prospects are envisaged*

*in order to put respect for the dignity of the person at the center of actions aimed at the modernization of societies.*

**Keywords :** *Extractivism, productivism, environment, technoscience, development*

## **Introduction**

Le désir du toujours plus et du toujours mieux en termes de conditions matérielles d'existence pousse l'homme à innover la technique afin de donner une autre image au développement : faciliter la vie dans tous ses secteurs dans la mesure du possible. C'est ce qui justifie le fait que les sociétés n'ont pas le même visage selon le paradigme technologique. La technoscience est une force tellurique qui s'impose aux sociétés, ou se fait solliciter par les sociétés. L'efficacité de la technoscience repose essentiellement sur sa capacité, son pouvoir à améliorer tous les secteurs matériels de la vie. Du point de vue de l'environnement, l'efficacité toujours innovée de la technoscience haletante offre à l'homme la clé de la destruction de l'environnement, et par ricochet la destruction de l'homme. La technoscience constitue un engrenage exploiteur de l'environnement et de mise en péril de la société. Sans tomber dans la collapsologie dogmatique, il faut envisager le déclic qui va faire changer de cap en abandonnant la trajectoire patemment suicidaire. Les aspects nuisibles ne sont pas indéjouables et inébranlables. L'objectif de notre présent travail intitulé « L'extractivisme, le productivisme et la crise environnementale » s'inscrit dans cette perspective. La critique des limites du modèle productiviste de développement peut-elle faire infléchir l'instrumentalisation de la nature ? Cette question constitue le problème central que nous voulons analyser dans notre présente réflexion. Notre approche consiste à expliquer les mécanismes de l'extractivisme et du productivisme qui défigurent l'idéal d'une vie heureuse et quiète sur la planète terre. Notre méthodologie quant à elle consiste à partir de quelques manifestations nuisibles du modèle productiviste de développement pour justifier la nécessité de la prise en compte inconditionnelle de l'humain dans la quête de la félicité. Pour ce faire, nous allons expliciter d'abord l'extractivisme et le productivisme. Ensuite, il s'agira pour nous de voir la situation de l'Afrique noire en lien avec la crise environnementale. Enfin, nous montrerons l'intérêt pour l'homme d'occuper sagement et sainement sa place dans la nature

avec la conscience qu'il est un élément de la nature et qu'il le demeurera.

## **1. L'extractivisme et le productivisme**

L'avènement du rêve de réaliser toutes les choses possibles au XVII<sup>ème</sup> siècle est inéluctablement le soubassement de la ruée sur les ressources naturelles. En effet,

« l'un des préalables au déferlement technologique de l'occident est imputable à l'avènement d'une subjectivité conquérante aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, à la révolution radicale de notre représentation du monde qui s'accomplit à l'époque moderne. On ne l'a que trop souvent rappelé : l'avènement des temps modernes est redevable à la réforme de l'établissement des hommes dans le monde, à une rupture dans leur manière de l'habiter, de penser ce qui les entoure » (Nakoulima, 2010 : 64).

C'est suite à la manière de l'homme de penser ce qui l'entoure que le développement est devenu un mouvement impétueux vers les ressources naturelles, fondant et justifiant ainsi l'extractivisme et le productivisme. C'est par le l'extractivisme et le productivisme que la technoscience offre les possibilités de transformer les choses pour le bien-être des populations.

### ***1.1. Approche définitionnelle de l'extractivisme et du productivisme***

Le terme extractivisme s'applique à tout système exploiteur sans distinction aucune de domaine. Appliqué à l'environnement, le terme extractivisme désigne l'exploitation abusive et massive des ressources naturelles globales pourtant en quantité limitée. Les exploitations industrielles qui ont caractérisé les révolutions industrielles constituent un extractivisme puisqu'il s'agit d'extraire dans la nature les ressources naturelles pour la production (industrielle). Extractivisme et productivisme sont consubstantiellement liés. C'est de ce lien que germent les formes de consommations et de la surconsommation dans les sociétés modernes. Certaines de ces ressources naturelles ne sont pas renouvelables ou mettent beaucoup d'années avant de se renouveler. La restauration, pour celles qui peuvent l'être, peut engager

de gros frais. Malgré les impacts négatifs qui lui sont associés, l'approche de l'extractivisme se justifie par son enjeu économique. Il s'érige en moteur de la production de richesses. L'exploitation des ressources naturelles est un capital économique naturel dont l'extraction permet de produire la richesse qu'on peut consommer ou investir dans d'autres capitaux. Un autre argument du succès de l'extractivisme est que la richesse provenant de l'exploitation des ressources se répartit, se partage. C'est une richesse qui renfloue le panier de l'Etat et des foyers. Dans ces conditions, l'extractivisme se présente comme n'étant pas un problème, mais c'est plutôt la gestion efficace des richesses qui pose problème. La richesse générée par l'extractivisme doit être gérée à bon escient, dans la transparence. Du point de vue de l'approche de l'extractivisme, les ressources naturelles non-humaines seraient passives. Par conséquent, les ressources naturelles constituent le moyen par excellence de production de richesses et de développement.

Quant au productivisme, il se définit comme la volonté de croissance de la production. C'est une survalorisation de la production, de l'accumulation de biens matériels et de l'idée que plus de biens matériels accroît le bonheur, la vie bonne par le confort matériel. Il se constitue entre changement et progrès, science et technique, ou encore, entre la croissance des connaissances et techniques d'amélioration des modes et des conditions de vie. Le productivisme est une composante de l'évolutionnisme au même titre que le progressisme. Il est la croyance en un avenir toujours meilleur par l'appropriation de la nature par la science et la technique. L'espoir du mieux-être par la domination de la nature est exprimé à travers les propos suivants :

« Connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature »  
(Descartes, 1969 : 97).

Mais, le productivisme qui est la manifestation de la quête du mieux-être est surtout une idéologie de l'économicisation des esprits, une idéologie qui contient en elle une conception matérialiste de l'humanité,

du bonheur, qui le met en danger dans l'usage des ressources naturelles et des matières premières.

### ***1.2. Le paradoxe inhérent à l'extractivisme et au productivisme***

L'invention de la métallurgie par le travail du cuivre, de l'argent et du fer a permis de bonifier considérablement l'équipement agricole, naval et fluvial. Il a ainsi permis d'accroître la productivité, de réduire les distances et de gagner en temps. Malheureusement, « l'intégration des métaux dans la vie quotidienne marque néanmoins l'avènement de la société non durable, puisque la matière première, puisée dans les mines, n'existe qu'en stocks limités sur la Terre » (Baddache, 2006 : 21). La révolution industrielle marque le passage d'une société agricole à une société de productivité mécanisée accompagnée de concentrations de populations (urbanisation). Les richesses biologiques formidables vont nourrir et fortifier le modèle productiviste de développement en Europe qui, d'ailleurs, va se doter de ces ressources titanesques. C'est un développement productiviste qui va dans le sens d'un mieux être général par le confort matériel. « Mais, cette amélioration s'accompagne d'un développement de pratiques qui contribuent à dégrader l'environnement naturel et social » (Baddache, 2006 : 22).

Somme toute, la révolution industrielle a été l'avènement d'une nouvelle énergie et de nouveaux comportements. Les sources d'énergies qui font tourner l'économie mondiale sont le pétrole et le charbon. Toute l'économie s'appuie sur l'utilisation massive de ces ressources énergétiques qui n'existent qu'en quantité limitée et que leur combustion dégage du carbone. Les comportements introduits par l'industrialisation sont irrespectueux de l'environnement. C'est un développement qu'on peut qualifier de non durable car, il s'inscrit dans la logique de la détérioration de l'environnement et de l'épuisement des ressources naturelles.

### ***1.3. La logique productiviste de détérioration de l'environnement : cas de l'agriculture***

L'avènement du capitalisme industriel au XVI<sup>ème</sup> siècle et son expansion extraordinaire depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle ont opéré une discontinuité dans la représentation collective de la nature. Le principe traditionnel de la solidarité Homme/Univers physique est remplacé par la domination de

la nature par l'homme. Avec le capitalisme, le développement est devenu l'axiome de la culture productiviste sous laquelle va s'installer durablement l'anthropocentrisme absolu. « A l'absence de limite de circulation du capital correspond la disparition de tout frein économique à l'exploitation et à la destruction des ressources de la nature » (Déléage, 1992 : 264). Nous allons prendre le cas de l'agriculture pour montrer comment le productivisme sans limite peut être nuisible à l'environnement.

Entre 1950 et 1985, un effort immense a permis de multiplier la production mondiale de grains par un facteur 2,6 soit une augmentation moyenne de 40% *per capita*. L'agriculture était basée sur l'extension et l'exploitation des sols. Ce succès de l'agriculture est dû en particulier à la généralisation des semences hybrides et au triplement des surfaces irriguées. En agriculture, Brown Lester précise que pendant cette période de 1950 à 1985, la quantité de pesticides a été multipliée par un facteur 20. L'usage des engrais chimiques est passé de 14 millions de tonnes à près de 140 millions de tonnes. Les progrès agricoles ont une contre partie environnementale : destruction des sols, pollution des eaux et de l'atmosphère, énorme consommation de ressources surtout en énergie fossile dépensée pour la mécanisation des cultures, le conditionnement sophistiqué des récoltes, la fabrication des engrais etc. Les conséquences de l'agriculture productiviste sont devenues un fait de société. Les engrais azotés que les colloïdes du sol végétal ne retiennent plus sont emportés par les eaux de ruissellement ou drainés vers les nappes phréatiques. D'où on assiste à des pollutions massives des eaux et de l'air là où l'agriculture intensive est pratiquée.

D'autres formes de pollutions sont plus durables et atteignent les eaux douces, souterraines et superficielles. Malgré tout, « au début de la décennie quatre-vingt dix, l'épandage des engrais de synthèse ajoutait annuellement plus de 55 millions de tonnes d'azote aux 130 millions de tonnes fixées biologiquement par les organismes terrestres » (Déléage, 1992 : 272). Il ressort que si le recours mondial aux engrais devrait revenir à son niveau de 1950, la production mondiale alimentaire chuterait d'environ « 40% » (Déléage, 1992 : 272). Le refus de la chute de la production mondiale alimentaire encourage l'artificialisation des écosystèmes végétaux avec leur corollaire, l'usage abondant de l'énergie et des produits chimiques.

Les écosystèmes artificialisés tiennent lieu de "nature". Le triomphe de la tendance à l'artificialisation des écosystèmes est exigeant en énergie et constitue un facteur de fragilisation de ces mêmes écosystèmes. Les croissances démographiques ont accentué l'instrumentalisation des écosystèmes pour répondre aux besoins alimentaires. Face aux dégâts causés à l'environnement, dans l'optique de lutter contre les pénuries alimentaires, ont été initiés les aliments génétiquement modifiés qui auront pour conséquences l'uniformisation et l'extinction en cascade des variétés.

Dans l'agriculture, le changement le plus spectaculaire est produit par la croissance des activités industrielles surtout chimiques et énergétiques. En effet, depuis la deuxième guerre mondiale, on assiste à un accroissement de la fluctuation des catastrophes écologiques. Le système industriel du modèle productiviste va engendrer deux types de pollutions destructrices à l'échelle de toute la biosphère. Premièrement, nous avons les quantités colossales de rejet de gaz issus de la combustion des diverses formes de carbones fossiles. Il faut entendre par carbone fossile, les dérivés gazeux du carbone dont le gaz carbonique est le polluant majeur en volume. A la fin des années quatre vingt le gaz carbonique était émis à raison de 25 milliards de tonnes par an. Ce rejet massif est responsable des accumulations incessantes dans l'air. A la même période, l'oxyde de carbone est rejeté à raison de 350 millions de tonnes par an. A ceux-ci, et toujours à la même période, il faut ajouter l'oxyde d'azote, l'anhydride sulfureux (SO<sub>2</sub>) et sulfurique, les hydrocarbures imbrûlés qui sont rejetés à raison de 100 millions de tonnes par an.

Deuxièmement, nous avons les micropolluants atmosphériques produits par les réactions : particules, peroxy-acalnitrate. A ces exemples, il faut ajouter la diffusion globalisée des radioactivités par les essais nucléaires et civils ainsi que les pluies acides qui entraînent la mort de lacs et de rivières par l'extinction des biocénoses aquatiques et la dégénérescence de vastes domaines forestiers. C'est ainsi que « le conflit entre la tendance à l'accroissement indéfini des civilisations humaines et les limites infranchissables de la nature risque de culminer au siècle prochain dans le phénomène de la dérive anthropogénique des climats terrestres » (Déléage, 1992 :276). Cette hypothèse de risque signalée par Déléage est devenue aujourd'hui une certitude scientifique.

Ce qui est en jeu pour les générations présentes, c'est l'augmentation des gaz à effet de serre.

L'émission de gaz à effet de serre pose un problème éthique : celui de la responsabilité des hommes et des femmes. L'être humain, conscient de la responsabilité de ces dérives par l'ensemble de ses activités, cherche des principes éthiques de la durabilité comme la responsabilité envers le futur et la vulnérabilité des populations actuelles dont celles d'Afrique.

## ***2. Pays sous-développés, croissance économique et crise environnementale***

La pauvreté en Afrique, dans les pays dits sous-développés, est l'une des conséquences de l'extension de l'industrialisation à l'extractivisme et au productivisme dans le monde occidental. On comprend pourquoi,

« Majid Rahnema ne dit pas autre chose en considérant que la lutte contre ce qu'il appelle « la pauvreté modernisée », c'est-à-dire la situation de l'être déchiré par la multiplication de ses besoins et son insolvabilité chronique, passe par une conversion sincère de chacun de nous à un mode de vivre, de faire, de créer, de partager et d'aimer qui serait autre » (Nakoulima, 2010 : 105).

### ***2.1. La crise environnementale et les chances de l'Afrique***

La croissance économique et la crise environnementale révèlent leurs aspects les plus alarmants dans les pays du Tiers-monde. Dans les contrées en voie de développement en général et en Afrique en particulier, il existe une pratique paradoxale. En effet, il y existe des pratiques de l'époque préindustrielle et celles de l'âge industriel. Ces pratiques paradoxales sont dues à l'inaccessibilité aux ressources naturelles et aux inventions technologiques. Ces pratiques sont en liaison avec l'expansion de la surpopulation dont l'industrialisation en cours est le premier facteur. C'est dans ce sens que nous pouvons remarquer que « les mécanismes de croissance établis entraînent obligatoirement une croissance démographique et une augmentation de la production à l'échelle planétaire » (Habermas, 1978 : 64). Il est vrai qu'à l'état actuel de la crise environnementale, les pays du Tiers-monde ne connaissent pas une augmentation des désastres d'ordre naturel. Mais, les méfaits de la crise du modèle productiviste de développement



ou de la croissance économique ne cessent de s'aggraver suite à la croissance démographique surtout.

« Si dans le Tiers-monde la fréquence des désastres naturels n'a pas augmenté, leurs effets humains n'ont cessé de s'aggraver par suite de l'explosion démographique qui pousse les paysanneries sans terre à migrer vers les zones à haut risque, en particulier sur les terres volcaniques fertiles » (Déléage, 1992 : 284).

S'il est vrai qu'aujourd'hui les pays du Tiers-monde ne connaissent pas une augmentation des désastres d'ordre naturel, il n'est pas exclu que cette augmentation devienne une réalité un jour dans les années à venir. Les chances de l'Afrique se trouvent à ce niveau. Autrement dit, la crise de la croissance actuelle offre des opportunités à l'Afrique pour sa croissance en cours. Pour que les désastres environnementaux ne deviennent pas une réalité un jour, l'Afrique doit appliquer progressivement les principes de la durabilité sociale et environnementale. Par exemple, toujours dans la même lancée, le principe d'interdépendance entre l'homme et la nature des traditions africaines peut être revisité et adapté au contexte moderne. A ce niveau, il faut éviter de tomber dans le piège qui consiste à vouloir faire comme les autres, de vouloir ressembler au monde occidental.

La recherche scientifique endogène doit être au cœur de ces opportunités de développement endogène. Ainsi, le Tiers-monde peut se développer tout en évitant les erreurs que les occidentaux n'ont pas pu éviter. Les traditions africaines regorgent de valeurs protectrices de l'environnement. En effet, « les sociétés traditionnelles savent tirer des leçons de leur expérience de la nature » (Koussé, 2020 : p. 345).

« La connaissance de la nature, fut-elle empirique ou rationnelle, ne suffit pas pour prétendre la sauvegarder, car il faut également une volonté autorégulatrice chez chaque individu. Connaître que telle action est nuisible à la nature ne suffit pas pour la protéger. La connaissance de la nature implique le respect des principes éthiques de sa bonne gestion. Le propre des sociétés traditionnelles est de contrôler et modérer leurs impacts sur la nature » (Koussé, 2020 : 344).

Dire que la fréquence des désastres naturels de l'industrialisation massive n'a pas augmenté dans les pays du Sud, mais que leurs effets

néfastes humains ne cessent de s'aggraver, signifie que la crise environnementale est un facteur de catastrophes humanitaires dans les pays pauvres. La croissance économique des pays dits riches a engendré la pauvreté en Afrique. La World Commission on Environment and Development abrégé WCED, atteste cette situation en ces termes :

« Les politiques économiques et les habitudes de production et de consommation dans les pays industrialisés limitent la capacité des pays en développement de parvenir au développement durable et de briser l'étau de la pauvreté. Plus encore, l'écart entre les riches et les pauvres va croissant tant à l'intérieur des divers pays qu'entre les pays eux-mêmes. Il ne faut donc pas s'étonner que les pays en voie de développement voient venir le sommet de Rio en formulant des demandes économiques explicites. Pour eux, cette rencontre est essentiellement une conférence sur le développement et la justice » (WCED, 1992 : 11).

## ***2.2. La pauvreté matérielle et sociale***

La pauvreté est un état d'infériorité où on n'espère plus que survivre sans parvenir à satisfaire tout à fait les besoins essentiels ou fondamentaux : manger, se vêtir et se loger. On est exposé à des menaces de toute sorte en l'occurrence la faim, la famine, les maladies, la mort précoce. On est exposé à ces menaces à cause du fait qu'on ne dispose pas de la marge qui nous permettrait d'entreprendre quelque chose pour s'en sortir. Nos possibilités d'initiatives de sortie de la situation ne sont pas disponibles. Il y a donc une sorte de pauvreté matérielle mais aussi de pauvreté sociale qui se manifeste par la vulnérabilité et l'absence de pouvoir. Bien qu'ayant mille visages différents, bien que relative, la pauvreté ne se comprend alors que par rapport à la richesse.

En d'autres termes, la crise du productivisme est un obstacle majeur à la réalisation de soi, car elle contredit le principe de renforcement des capacités de la durabilité. Le renforcement des capacités d'une personne accroît ses possibilités de réalisations et lui permet d'améliorer son bien-être. De l'extérieur, cette amélioration peut se manifester par la sécurité et la souveraineté alimentaire, l'eau potable, la santé, le renforcement des liens sociaux, la participation à l'exercice du pouvoir.

Le développement productiviste a également entretenu l'appauvrissement des écosystèmes à savoir, la diminution des ressources naturelles. Ainsi, le principe de l'accessibilité de la durabilité sociale se trouve contredit. En effet, c'est la non accessibilité ou la difficulté d'accès à un certain nombre de biens que naît la pauvreté. La pauvreté se manifeste donc par des insuffisances et des manques. En Afrique, au lendemain des indépendances, de grandes surfaces et ressources naturelles ont été dévastées et exploitées pour faire face aux problèmes de développement, et ensuite, pour faire face aux exigences du remboursement de la dette extérieure. En d'autres termes, l'objectif des indépendances qui est de développer l'Afrique par les africains eux-mêmes s'est traduit par l'exploitation massive des ressources naturelles pour deux raisons : d'une part développer l'Afrique en améliorant les conditions de vie des populations et, d'autre part, rembourser la dette envers les anciennes métropoles. En Afrique, c'est surtout au lendemain des indépendances que les ressources naturelles ont été sacrifiées à cause du développement économique. Il convient de dénoncer avec fermeté le pillage des ressources naturelles africaines en ces termes : « les pays du tiers-monde et singulièrement les pays d'Afrique Noire sont considérés comme des réservoirs de ressources naturelles et des marchés pour les produits manufacturés » (Dikenou, 2008 : 111). L'expansion de la pauvreté que le modèle de développement productiviste a engendré en Afrique a été le facteur essentiel du problème de vulnérabilité des africains aux risques écologiques. La solution qui consiste à rationaliser l'industrie alimentaire n'est pas moins vulnérabilisant et moins préjudiciable aux écosystèmes et par conséquent au développement.

### **3. La nécessité de la promotion de l'éthique de la durabilité**

De la même façon qu'il est légitime pour l'homme de travailler à améliorer ses conditions de vie, c'est de cette même façon qu'il est un impératif de dénoncer les effets contraires des activités anthropiques à l'épanouissement des êtres humains. L'éthique de la durabilité vise à amener l'homme à regarder la réalité en face, à accepter avec humilité qu'il est la cause principale de la crise environnementale et sociale, et

qu'il doit par conséquent poser des actes dans le sens de la sauvegarde de l'environnement et de la survie de la vie.

### ***3.1. L'écoéthique et la place de l'homme dans la nature***

Vue l'accroissement de la pauvreté malgré la croissance, la nécessité d'une éthique de la durabilité s'impose à toute l'humanité. L'éthique de la durabilité semble être une chose qui n'est pas en phase avec la pensée moderne qui a eu pour destinée le divorce entre les domaines objectifs et subjectifs. Leur unification dans le contexte du changement de matrice disciplinaire, ne peut être effectuée qu'à partir de la fin objective. Nous entendons par fin objective, la révision de l'idée de la nature. « Et c'est la nature en devenir plutôt qu'immuable qui pourrait tenir une telle promesse » (Jonas, 2001 : 282). Ainsi, de la direction immanente de leur développement intégral, les humains, dans leur acte de s'accomplir eux-mêmes réaliseront leur responsabilité et leur devoir envers la nature. Il s'agira pour l'Homme de rouvrir la question ontologique de l'humain au sein de tout ce qui existe. L'ontologie est ce qui va relocaliser la fondation et le fondement de la responsabilité et du devoir de l'être humain dans la nature.

« De là, résulterait un principe d'éthique qui n'est ultimement fondé ni dans l'autonomie du soi, ni dans les besoins de la communauté, mais dans une assignation objective par la nature des choses (ce que la théologie a l'habitude d'appeler l'ordo creationis) telle que le dernier homme d'une humanité mourante, dans sa solitude finale, pourrait encore lui conserver foi » (Jonas, 2001 : 282).

La question ontologique de l'Homme au sein de tout ce qui existe se manifeste dans l'écoéthique qui correspond plus ou moins à l'éthique environnementale, mais avec la différence que l'écoéthique met accent sur l'intégration de l'Homme dans un cadre systémique. L'éthique environnementale reflète la conception dite traditionnelle d'un entourage de valeur (secondaire) au milieu duquel se place l'espèce humaine comme le faite de l'évolution biologique et source de l'évaluation éthique. « L'écoéthique constate les effets négatifs de la puissance technologique et économique et s'intéresse à une nouvelle conception de la responsabilité de l'être humain à l'égard de l'avenir de la vie sur terre » (Lesch, 2001 : 339). Avec la durabilité, l'évaluation

éthique portera également sur l'influence directe de la crise sur la vie et la survie des individus et de l'humanité actuelle et future car, celle-ci influence directement les chances de vie et de survie d'hommes et de femmes dont la majorité vit déjà dans la misère et la vulnérabilité. Ainsi s'impose la nécessité d'une révision du modèle de développement productiviste. Il faut mettre l'humain et les générations futures au centre de tout effort d'épanouissement.

### ***3.2. L'humanisme et le principe de la durabilité sociale***

L'humanisation est un terme ambigu qu'il convient d'expliquer car toute éducation à la protection de l'environnement dépend de notre compréhension de l'humanisation. Le développement est un humanisme. Mais quel humanisme ? Il s'agit pour nous de dire ce qu'il faut entendre par "humaniser". Dans un premier sens, humaniser signifie pour l'Homme qu'il n'est plus soumis à la rigueur de la nature et que c'est ainsi seulement qu'il peut être lui-même dans sa plénitude. Pour la nature, humaniser signifie qu'elle est totalement au service de l'Homme et qu'elle n'est donc plus elle-même. En lui donnant ce sens, « l'humanisation de la nature est donc une supercherie hypocrite couvrant la soumission totale à l'homme dans le but d'une exploitation totale en fonction de ses besoins » (Jonas, 1990 : 284). Dans ce cas, l'humanisation est une aliénation de la nature par une transformation radicale. C'est une transformation ou modification que recouvre l'appellation humanisation dans son premier sens. Le premier sens du label humanisation est un anthropocentrisme radical et pragmatique.

Le deuxième sens de l'humanisation pose la question même du bonheur, de la vie bonne. Il désigne l'idée que le bonheur de l'homme a également besoin d'un environnement sain et agréable. Par conséquent, l'humanisation de la nature ne doit pas seulement signifier une nature soumise et dominée par l'homme, mais celle qui lui convient et lui permet une vie paisible. Les activités humaines doivent à leur tour tenir compte des limites de la biosphère de façon durable.

L'humanisme durable consistera à étendre la rationalité au respect de la dignité de la nature et à sa préservation. Ce qui serait synonyme d'humanisme généralisé. Il devient holistique. La logique du modèle productiviste pur du développement est venue à glorifier, sous le nom d'humanisme, la rupture entre l'homme et les autres formes de vie. Cet

humanisme aurait engendré une humanité destructrice de tout ce qui n'est pas humain. L'humanisme moderne ainsi identifié comme source d'instrumentalisation, de destruction de la nature et d'anéantissement des autres cultures sous la forme d'impérialisme technoscientifique, il est dès lors légitime que nous en venions à rechercher une alternative aux valeurs de l'humanisme en rapport avec les principes de la durabilité afin de permettre à la science et à la technique en tant que primat fonctionnel du développement de prendre conscience de leur responsabilité dans la conservation de la vie humaine et de la nature dans la dynamique du paradigme du développement durable. L'humanisme durable est une sorte de frein à la science et à la technique.

« L'exigence, d'une conservation d'un milieu vivable pour l'humanité invite à une éthique des sciences et techniques dont la tâche essentielle serait de prévenir et d'empêcher qu'un développement sans frein des technosciences ne vienne dégrader l'environnement (naturel, social, politique, etc.) des générations futures au point d'en rendre impossible l'existence, c'est-à-dire une éthique attentive aux effets de la technoscience et jouant le rôle d'un garde-fou » (Descamps, 2006 : 710).

Ainsi, l'éthique de la durabilité plus critique, voudrait mieux tenir compte de la complexité du modèle de développement et de la possibilité pour l'homme de savoir reculer, abandonner, rectifier quand il le faut. À défaut, la nature se fera le devoir d'imposer l'obligation de revoir le modèle productiviste, l'extractivisme et l'économicisation des esprits par des catastrophes inédites. Si les hommes et les femmes laissent la nature prendre ses responsabilités suite à son exploitation abusive, alors, il convient de revoir la définition essentialiste de l'homme qui fait de lui un être doué de raison, car la raison est aussi un instrument de moralité de la conduite humaine.

## **Conclusion**

Le modèle productiviste du développement, cumulatif et mélioratif par le biais de la technoscience a conduit à la crise environnementale et sociale que nous connaissons aujourd'hui. La société capitaliste productiviste est la société de l'extractivisme, des déchets, de la

publicité, de l'inflation des transports gaspilleurs de ressources. Cette société de gabegie est aussi celle de la plus extrême pauvreté et vulnérabilité engendrées par une division sociale impitoyable et une répartition insoutenable des richesses entre le Nord et le Sud, entre les catégories favorisées et défavorisées. Aujourd'hui, c'est précisément ce que la communauté internationale entend réguler et, à terme, dépasser, avec l'objectif d'une société globale s'appuyant sur des principes de l'éthique de la durabilité, sur la prise en compte de la richesse non-marchande, sur une solidarité universelle entre tous les hommes et les femmes, dont les droits fondamentaux et les chances d'épanouissement doivent être garantis, quel que soit le lieu de naissance et l'origine sociale. Le monde va mal à cause du modèle productiviste du développement de l'Occident. La croissance économique des dernières décennies a apporté beaucoup de richesse et de confort en Occident. Mais, force est de constater que le modèle productiviste s'est fait sans le moindre souci de la protection de l'environnement ni de l'équité sociale. Quel futur voulons-nous pour les générations à venir ? Un futur sans avenir ? Un futur avec un devenir hideux ? Ce que nous savons, c'est que cet avenir ne se fera pas sans nous et qu'il sera ce que nous en ferons, c'est notre responsabilité collective de ne plus ignorer les menaces écologiques, dont on voit, dès à présent, les matérialisations ravageuses. Par conséquent, le développement ou le progrès ne consistera plus à conformer les individus à telle société, mais de rendre la société conforme aux hommes, aux femmes et aux besoins humains.

## Références bibliographiques

**BADDACHE Farid**, (2006), *Le développement durable au quotidien*, deuxième tirage 2008, Paris, Eyrolles.

**DELEAGE Jean Paul** (1992), *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte.

**DESCAMPS Philippe** (2006), « Les technosciences face à l'éthique », in *Question d'éthique contemporaine*, Paris, Stock, p. 701-727.

**DESCARTES René** (1969), *Discours de la méthode*, Paris, Librairie Larousse.

- DIKENOU Christophe Kwami** (2008), « Cultures africaines et éthique environnementale », in *Mosaïque*, N° 008, Lomé, ISPSH, p. 101-113.
- HABERMAS Jürgen** (1978), *Raison et légitimité. Problèmes de légitimation dans le capitalisme avancé*, trad. Jean Lacoste, Paris, Payot.
- JONAS Hans** (2001), *Le phénomène de la vie, vers une biologie philosophique*, trad. Danielle Lories, Bruxelles, De Boeck Université.
- JONAS Hans** (1990), *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greish, Paris, CERF.
- KOUSSE KizitoTioro** (2020), « Savoirs endogènes africains et sauvegarde de l'environnement », in Yvette Onibon Doubogan (dir.), *Actes du Colloque international sur le thème Objectif du développement durable et réduction de la pauvreté dans les pays d'Afrique subsaharienne : bilans et perspectives*, tome 2, Parakou, Editions LaSoAA, pp. 338-348.
- LESCH Walter** (2001), « Ecoéthique », in Nouvelle *Encyclopédie de Bioéthique*, Bruxelles, De Boeck Université, pp. 339-343.
- NAKOULIMA Gomdaogo Pierre** (2010), *La préservation de la planète : défis contemporains de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- WORLD COMMISSION ON ENVIRONMENT AND DEVELOPMENT** (1992), *Our Common Future Reconvened*, Londres et New York.